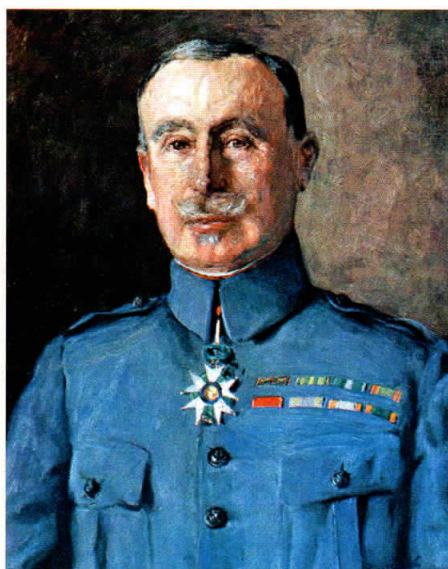




# 1<sup>er</sup> mai

## Nivelle succède à Pétain



Assisté du général Mangin, le général Nivelle succède à Pétain. Le front est stabilisé. L'objectif : reprendre Douaumont.

### L'heure de Nivelle

Ci-dessus : portrait du général Nivelle. En haut : casque à pointe de l'armée allemande (au début de la guerre de 1914, il sera progressivement abandonné). Page de droite : un soldat allemand durant la bataille de Verdun.

© HÉRITAGE IMAGES/LEEMAGE - © JEAN PIERRE VERNÉY - PAGE DE DROITE © D. R.

Le 19 avril, Pétain est nommé au commandement du Groupe d'armées du Centre. A Painlevé, qu'il reçoit à Bar-le-Duc, le 15 mai, il dit avec quelque amertume : « Vous voyez en moi un général qui vient d'être relevé de son commandement. » Protestation – justifiée – de Painlevé. Le général Nivelle, qui vient de recevoir le commandement de la 2<sup>e</sup> armée n'est-il pas, comme les généraux commandant quatre autres armées, placé sous ses ordres ? Sans doute, mais voici Pétain éloigné des combattants de Verdun dont, depuis le perron de la mairie de Souilly, il voyait, chaque jour, passer avec tristesse les compagnies éprouvées par les pertes ; écarté des soldats auxquels il dédia le seul livre qu'il ait écrit, et dont il dira toujours qu'ils avaient été les « véritables vainqueurs de la bataille ». Et il soupçonne Joffre de l'avoir promu afin de le remplacer par un général doté de plus de « mordant » – le mot était à la mode dans les sphères dirigeantes, et l'on devine ce qu'il signifiait à l'instant de décider d'une offensive ! Nivelle avait une autre qualité : il saurait se montrer moins exigeant – moins exaspérant écriront certains – dans ses demandes d'artillerie et de divisions nouvelles, artillerie et divisions dont Joffre avait le plus grand besoin pour la future bataille de la Somme. Le 1<sup>er</sup> mai, lorsque Pétain passe le commandement à Nivelle – dont il faut écrire qu'excellent artilleur, il s'était illustré en plusieurs occasions –, le front s'est à peu près stabilisé. Mais toute équipe nouvelle a l'ambition de montrer son savoir-faire. L'équipe que formaient Nivelle et Mangin – commandant avec fougue la 5<sup>e</sup> division – n'allait pas manquer à la règle. Son ambition ? Reconquérir le fort de Douaumont, dont on a vu dans quelles tristes conditions il avait été pris aux Français. Annoncer au pays, et au monde, la reconquête de Douaumont provoquerait à coup sûr un heureux choc psychologique. On attaquera le 22 mai. Malheureusement, si les Français, avant l'offensive du 19 février,

avaient négligé de mettre Douaumont en état de défense, les Allemands n'avaient pas commis la même erreur. Malheureusement encore, l'éloignement de Pétain avait coïncidé avec la volonté de Joffre de « ne plus attacher à Verdun une importance exagérée ». Mangin avait prévu d'attaquer avec quatre divisions. Devant les réticences du Grand Quartier Général, il promit de se contenter de trois. On lui fit comprendre que c'était encore trop. Alors deux... Mangin crut d'abord au miracle. Onze minutes seulement après le début de l'assaut, un feu de Bengale signalait que la première vague avait atteint son objectif. Elle était sur le fort et les premiers prisonniers arrivaient ! Il était midi onze. Victoire ? Non, succès local, temporaire. Si les Français se trouvaient dans le fossé intérieur du fort, et s'y maintenaient, ils étaient encerclés, condamnés à court terme. Mais comme la propagande française annonçait au monde la reprise de Douaumont, von Lochow, commandant le Groupe Est, téléphona au commandant du X<sup>e</sup> corps, qui lui assura que vivres, munitions, renforts, parvenaient régulièrement à l'intérieur du fort, et que la situation des Français qui se battaient toujours était sans espoir. « A condition, ajouta-t-il, que notre artillerie continue à interdire l'accès du fort aux renforts français ». Ce qu'elle fit... Le 23 mai, à six heures du matin, lorsque les soldats du 34<sup>e</sup> d'infanterie prirent le départ pour, selon les ordres de Mangin, « se porter sur le fort, l'occuper, le conserver à tout prix contre toute attaque », un homme sur cinq seulement réussit à franchir le barrage de l'artillerie allemande. Mais, pour eux, comme pour leurs camarades qui se battaient à Douaumont depuis trente heures, la fin était proche. Dans l'après-midi du 24, Mangin refusa, malgré les ordres, de lancer « une dernière attaque ». La moitié de sa 5<sup>e</sup> division avait disparu en sept jours. Les Allemands avaient victorieusement défendu Douaumont. Ils allaient prendre Vaux. **HA**